Mme Madeleine COLIN, M. Paul COLIN,
M. Francis NORMAND, M. Georges NORMAND
et M. Louis NORMAND

Agriculteurs et marins pêcheurs
Port de La Ramée – Saint-Viaud

« Autrefois, il y avait de l'eau, des bateaux…
C'était plus vivant !
Il y avait de gens qui venaient prendre leurs bateaux pour aller se promener en Loire…
Nous les entendions chanter. C'était beau ! ».

Leurs racines sont attachées aux prés et terres marécageuses de l'ancien bras du Migron, bras qui desservait autrefois le « petit port » de la Ramée. L'agriculture et la pêche est pour eux une histoire de famille. Réunis dans la maison des ses ancêtres, située autrefois en bordure de Loire, ils expliquent comment il y a peu de temps encore, les familles étaient grandes, la reprise de terres partout assurée et la pêche abondante. « Ce n'est pas la même vie. Autrefois, les gens vivaient heureux quand même ! ». Sensibles attachés à ce lieu, tout à son importance à leurs yeux : les usages, les nourritures, les intonations des paysans et des pêcheurs, les odeurs du sol, les villages et l'air lui-même.

Les frères, la sœur et son mari évoquent leur vie et les activités qui ont été les leurs au port de La Ramée ou aux alentours. Du paysage, ils en soulignent l'évolution récente. Du fait de l'envasement, la Loire est désormais à « au mois 600 m. […] Là où il y a les prés, c'était le bras de la Loire […] Désormais, ces prés servent au pâturage des bêtes ». Ce bras a été comblé. Des douves ont été bouchées, « quand ils ont fait la route, dans les années 1976-1980 ! ». Certes, on a curé un temps et on a construit l'écluse du Carnet en 1960, mais le résultat est là : « tout est bouché », la cale du port est envasée – « je ne sais pas de combien de mètres » et sa forme est bien délimitée par les roseaux.

Désormais, l'eau « faut qu'elle passe par le Carnet pour revenir ici, alors qu'avant elle venait directement de Paimbœuf ». Les conséquences sont considérables. La pêche a disparu, ainsi qu'une certaine agriculture : « les petites exploitations n'ont pas tenu ici. Les exploitations sur la rive se touchaient et, désormais, il n'en reste que trois alors qu'il y en avait peut-être une trentaine autrefois ! ». Le responsable est désigné : « le Port Autonome a fait beaucoup de bêtises ! Il n'aurait pas dû tout boucher. Avec des bulldozers, ils ont tout bouché et il n'y a plus rien ».

Afin de faire revivre le monde ancien, il est donc nécessaire de planter le décor. Le port de La Ramée « était situé juste au bout », et celui de La Vieille-Douve « se trouvait un peu plus loin […], là où est la route qui va sur l'île maintenant ! ». La cale du port « descendait en pente douce, […] après il y avait toute une rangée de cailloux. […] Nous pouvions descendre presque jusqu'au milieu de la Loire en montant sur les cailloux ». Le long de la digue construite en pierre, l'étier était navigable : « Les bateaux rentraient là. Il y en avait au moins deux. Tout le long, il y avait des *gâches* ou des mulons de foin. Étant jeunes, nous jouons à cache-cache autour ! ». Quant aux douves, il y en avait « 3 ou 4 plus importantes ». L'eau n'est donc plus aussi présente : « la Loire était bien plus grande qu'elle ne l'est actuellement. […] l'eau faisait le tour de la maison ». Parfois, elle arrivait jusqu'à la maison de M. et de Mme Colin : « C'est pourquoi on est un peu surélevé […]. Autrefois, on devait mettre de petits bouts de bois pour pouvoir sortir ». Les frayères, les alevins étaient nombreux : « On donnait un coup de pelle pour les abreuvoirs et il y avait plein de petites plies… Elles partaient en Loire avec la marée suivante ».

Francis Normand a été pêcheur professionnel : « j'ai commencé à 17 ans. J'ai eu 2 bateaux. Le deuxième était neuf de chez Fouchard ». Il pêchait « de la civelle, des plies, des anguilles et des chevrettes. Elles sont meilleures que la crevette… Ce sont des petites crevettes blanches rosées ». Le

poisson pêché, il le vendait à un mareyeur de Paimbœuf. La bonne entente entre les pêcheurs a longtemps régné, puis : « quand les gens de la mer sont venus les choses ont changé ! Ils venaient avec de gros bateaux et cassaient tout ». Une autre pêche était pratiquée, celle « à la *biguenée*. Les *biguins* sont des vers de terre. C'était une bonne technique pour pêcher les anguilles.. Nous allions pêcher à l'aide de nos plates. Des fois, nous pêchions d'un côté de la barque et non pas de l'autre. […] Il fallait mettre le *biguin* au bout du bâton. C'est un coup à prendre ! ».

Leurs parents étaient agriculteurs : « notre mère a toujours été ici. Ma grand-mère était à la Tagnais [Tanniais actuellement]. C'est le village qui remonte ! Il est juste à côté. Notre père est originaire de Brossais à Frossay, une commune avoisinante ». Cette activité a été également celle de Louis Normand qui exploitait « un peu de tout : du blé, du lait, des génisses, des bœufs… [il avait] des prés à La Martinière, 14 ha ». Un calendrier agricole se dessine. Sur l'île, l'hiver était une morte saison : « on ne faisait rien l'hiver ». Puis, au printemps, les bêtes y étaient mises au pré. Leur entretien et la nécessité de les traire exigeaient que l'on aille chaque jour sur l'île. Les petits enfants étaient emmenés en bateau chaque jour « dans des balles qui étaient faites en osier ». La traversée se faisant dans des plates, alors que les toues, de taille plus grande étaient destinées à transporter des bêtes, du foin, des roseaux ou encore du sable. Au mois de juin, se faisait la fenaison et l'on débarquait sur la rive le foin, Mme Colin se souvient : « que c'était agréable quand on venait décharger le foin autrefois ! Nous étions gamins à ce moment-là. Nous étions à tourner autour des gâche… il y en avait tout le long ». Puis la période du regain était importante : « C'est la pousse qui vient après le foin. Cela ne pousse pas très haut… Elle dépend de l'humidité. On mélangeait cette herbe verte mouillée avec de la paille. Les bêtes aimaient beaucoup cela. Pour la conserver, il fallait mettre une couche de jeunes pousses, une couche de paille plusieurs fois de suite. L'herbe verte ne se conservait bien grâce à la paille. C'est ainsi qu'elle ne s'échauffe pas ». En septembre et en octobre, se faisait la récolte des roseaux : « les hommes, eux, les coupaient tandis que les femmes les attachaient ». Les roseaux étaient ensuite transportés par des toues « à terre pour faire du fumier, de la litière, des loges ». On l'utilisait encore en en mettant « une couche sur les betteraves pour empêcher de geler ».

Ces activités créaient une animation : « Autrefois, il y avait de l'eau, des bateaux. […] Il y avait de gens qui venaient prendre leurs bateaux pour aller se promener en Loire… Nous les entendions chanter. C'était beau ! ». Cette proximité de la Loire faisait des rives du fleuve un terrain de jeu pour les enfants : « Il y avait toujours des bateaux, des plates d'amarrées… [les frères de Mme Colin] qui n'avaient qu'un an de différence, étaient toujours grimpés dans les bateaux. Notre mère a souvent défendu de… C'est bien étonnant qu'ils ne se soient pas noyés ! Elle disait : Dès que j'ai le dos tourné, ça y est ! On a beau faire attention ! ».

Toute cette activité, la navigation, le trafic dont il fallait surveiller qu'il n'engendre pas de contrebande, font surgir la figure des douaniers qui « jouaient aux cartes à la maison », faisaient des « apparitions » auprès des enfants. La cahute des douaniers se situait à l'emplacement de la salle à manger de M. et Mme Colin et leur caserne était bâtie au bout de leur jardin. « Maintenant, elle n'a plus de toiture. Des gens y ont habité longtemps. Cependant quand ils sont partis en 1974 […] les gens ont tout volé ». Leur propriété a été expropriée « à cause de la centrale nucléaire qui devait se faire ». Finalement, ce projet a été abandonné.

Dans cette évocation, la place occupée par le travail s'impose comme une évidence : « On a tous travaillé dur », et très tôt, « à la différence des jeunes d'aujourd'hui ». L'école n'était pas une priorité, M. Colin rappelle qui est sorti de l'école à 13 ans et demi, et son épouse témoigne que, parfois, elle faisait la traite des vaches « avant de partir à l'école ménagère. Cela ne faisait pas toujours plaisir mais on n'avait pas le choix. Ma maman recevait des aides pour cela. Elle était obligée de m'y envoyer. Autrement, je n'y aurais peut-être pas été ». Mais, dit-elle « avec le recul, nous nous disons que nous n'étions pas plus malheureux ! ». Avis qu'elle confirme en déclarant : « ce n'est pas la même vie [qu'aujourd'hui mais] autrefois, les gens vivaient heureux quand même ! ».

L'avenir suscite des interrogations. Au sujet des exploitations agricoles : « dans 10 ans […] il n'en restera peut-être plus ! ». « De quoi vivra-t-on après ? ». De ces prés dont bon nombre ne sont

plus en exploitation, ils souhaitent qu'ils ne soient pas seulement dévolus à la tenue de « rave-party » à l'image de celle qui s'est déroulée en novembre dernier.

Le désenchantement affleure : « Tout cela c'était la Loire. C'est triste quand on y pense ! ». Ainsi que le sentiment qu'une époque est désormais révolue : « Nos petits enfants ne seront pas aussi heureux que nous ». Cependant, le pessimisme de M. Colin – « tout est catastrophe » –, n'est pas partagé par Mme. Colin, qui, face aux problèmes, estime que l'« on va être obligé de faire quelque chose ».

Bateau repris par la végétation. Cliché C. Stéphan. ESTUARIUM. Avril 2005.

Ancienne cahute des douanes, aujourd'hui maison de Mme et M. Colin.
Cliché B. Cort Arce. ESTUARIUM. Avril 2005.

Délimitation de l'ancien port. Cliché C. Stéphan. ESTUARIUM. Avril 2005.